

LE CONCERT

I

*Un geste : et sur la salle au morne bruit s'élance,
Eployant son manteau magique, le silence.*

Hors d'ici, pesanteur!

*Démêlé tout à coup d'avec la multitude,
Chacun sent qu'on l'emporte en pleine solitude,*

Au seuil de l'homme intérieur,

Attirant, terrible domaine!

Mais l'attente du beau déjà les rassérène :

— Prépare-toi, dit l'âme. — Ecoute, dit la chair.

Sous la baguette souveraine

Qui s'ébranle, qui frappe l'air,

A jailli la fontaine invisible... Elle coule;

Plus fluide que l'onde et miroir plus vivant,

Elle s'épanche; son flot s'enfle, se fait houle;

Les délices du rythme enveloppent la foule;

L'abîme accourt, de toutes parts se soulevant;

Appel du large, auguste fête!

La foule plonge en frémissant;

Le vent devient son souffle et la vague son sang;

Pas un qui, déposant sa charge, ne revête

Ta souplesse, Musique, et ton immensité,

Celui-ci par ta lame indolemment porté,

Celui-là qui s'exalte à la fendre.

— Suis-je moins attentif ce soir

A ta beauté qu'à ton pouvoir?

C'est dans l'âme d'autrui que je cherche à l'entendre.

II

A la hâte ils s'en sont venus
De tous les quartiers de la ville,
Les uns des autres inconnus,
Si peu frères, mais si pareils! Lequel n'oscille
Entre peur de manquer et fureur de jouir?
Lequel ne s'est laissé, riche ou pauvre, éblouir
Par le bruit, le mensonge ou l'envie?
Lequel a médité sa vie?
Même absence de l'âme au travail comme au jeu,
Même ignorance de la joie.
Epuisés par la tâche où la cité les ploie
De construire un rempart d'idoles contre Dieu,
Ils sont venus vers toi, plusieurs pour toi, Musique,
La plupart pour un peu d'oubli.
Et ton miracle s'accomplit :
Ces dociles ressorts d'un monde mécanique
Sont donc des hommes, qui respirent, déliés,
Dispos, naïfs, ouverts à toute sympathie.
Les nobles jets de l'âme étouffés sous l'ortie
Des appétits multipliés
Se redressent. Vers le réel quelle ruée!
Les grands mots qui tenaient leur pensée obstruée
Ont cédé. De leur sort chétif nul souvenir.
Le fougueux violon les force à retentir
De l'universelle souffrance,
La flûte glisse en eux l'universel désir.
Les notes coulent, d'une telle transparence
Qu'elle se communique au cœur des écoutants.
Elles les lavent de leur temps.
Pour eux tout se déclôt, tout s'offre, tout commence.
Ils entendent bondir le premier des printemps.
Ils assistent à la naissance
De la lumière, de la vague, de la danse.
Mes voisins qui semblaient ne point vivre, où sont-ils?
Des êtres neufs ont pris leur place.
Immobiles, tendus, le rythme les enlace;
J'éprouve une pudeur à scruter les profils,

Les attitudes trop parlantes :

*La femme que masquait son sourire banal
Montre à nu la farouche angoisse des bacchantes;
L'altière jeune fille, idole de métal,
S'est fondue en une Ophélie.*

La mélodie ainsi publie

*Les intimes soupirs, les véritables cris.
Et leur ivresse à tous, à toutes, m'environne :*

Je perçois le concert des esprits.

Comme de leur misère ils se sont tous dépris!

Le cœur le plus chiche se donne;

*Jusqu'aux yeux croupillants des hommes de plaisir
Qui rebrillent d'azur mystique!*

Déplisse-toi, bouche ironique!

*Les mieux drapés d'orgueil se laissent dévêtir
Par les doigts purs de la Musique.*

III

*Aussi calme qu'un atelier de tisserands,
L'orchestre fil à fil poursuit la symphonie,
Chants de triomphe déchirants,
Hymnes de l'âme à sa douleur enfin bénie...
Cette salle vulgaire est un temple à présent,
Pétri d'amour, bâti d'élans s'entrecroisant,
Où voltigent sans fin de colonne en colonne
Des sourires qui ne s'adressent à personne
Et de brûlants regards qui ne se posent pas.*

La foule unanime frissonne.

Le vieux maître a donc jeté bas

Les murailles de forteresse

Où chaque homme, entravé par sa propre détresse,

Gisait, en soi-même reclus!

La cité qu'on n'espérait plus,

Grâce au vieux maître elle se dresse.

Soif du divin, fraternité

Inattendue, involontaire!

Ils se partagent la beauté,

L'unique héritage sur terre

*Qu'on accroisse à le morceler.
L'Etre qu'ils refusaient, les sons l'ont appelé.
L'andante a tendrement supplié le mystère
Et Dieu se laisse prendre au rythme : il apparaît,
Non comme un étranger qui nous visiterait,
Mais plus proche et plus doux qu'aucun ami, mais comme
Le vif du cœur, le fort de l'homme.*

IV

*Je vois aussi sur leurs visages, peu à peu,
Quelle fraternité de faiblesse les lie :
 Au large de la symphonie
Qui ne voudrait voguer toujours? Et qui le peut?
Nageurs, nageurs à bout de souffle, à bout de joie,
A votre insu la lassitude vous renvoie,
Quand vous croyez tenir l'océan et le ciel,
 Vers les misères de la plage.
 Redevenez les hommes de passage!
 Assez joué l'homme éternel!
Savourez, savourez les dernières brassées.
Ames que l'harmonie a vite harassées,
Vous vous cachez l'affront dont vous laissez blessées
 La musicale volupté
Et vous pleurez, croyant que la seule beauté
 Vous les tire, ces pleurs étranges,
 Follement désintéressés,
Que jamais n'ont connus les muses ni les anges :
 C'est sur vous que vous les versez!*

FERNAND DAUPHIN.